

vers quelque port étranger. Wilson, immobile, contemplait avec un sourire singulier la rue en pente, ses pavés usés, ses maisons biscornues aux couleurs austères et la rangée d'arbres nus à travers laquelle un pâle soleil brillait encore. Les scintillements du fleuve au pied de la colline le faisaient cligner des paupières : non qu'ils fussent aveuglants, mais ils étaient si doux à l'œil. Les rares passants lui adressaient des regards indifférents, et même les enfants qui, le cartable sous le bras, se hâtaient de rentrer avaient l'air de trouver parfaitement naturel que ce grand monsieur brun pût rester ainsi planté à l'entrée de la rue, admirant les toits gris derrière ses lunettes. Le soleil se coucha rapidement.

WILLA CATHER

le pont d'Alexander





le pont
d'Alexander

Ouvrage publié avec l'aimable autorisation
du Willa Cather Literary Trust.

© Les Éditions du Sonneur, 2012
ISBN : 978-2-916136-53-0
Dépôt légal : octobre 2012
Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

WILLA CATHER

le pont d'Alexander

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Sylvie Homassel



– | –

TARD, PAR UNE SPLENDIDE APRÈS-MIDI d'avril, le professeur Lucius Wilson s'engagea dans Chestnut Street, lançant des regards alentour avec l'air satisfait d'un homme de goût qui ne vient pas très souvent à Boston. Étudiant, il y avait vécu, mais depuis plus de vingt ans – il enseignait la philosophie dans une université de la côte Ouest –, il ne traversait plus le pays que très rarement, hormis pour embarquer vers quelque port étranger. Wilson, immobile, contemplait avec un sourire singulier la rue en pente, ses pavés usés, ses maisons biscornues aux couleurs austères et la rangée d'arbres nus à travers laquelle un pâle soleil brillait encore. Les scintillements du fleuve au pied de la colline le faisaient cligner des paupières : non qu'ils fussent aveuglants, mais ils étaient si doux à l'œil.

Les rares passants lui adressaient des regards indifférents, et même les enfants qui, le cartable sous le bras,

se hâtaient de rentrer, avaient l'air de trouver parfaitement naturel que ce grand monsieur brun pût rester ainsi planté à l'entrée de la rue, admirant les toits gris derrière ses lunettes.

Le soleil se coucha rapidement ; les branches dépouillées avaient perdu leur éclat argenté, le crépuscule délavait le ciel lorsqu'enfin Wilson descendit de la colline, s'enfonçant dans les profondeurs de plus en plus fraîches d'une ville toute d'ombres grisâtres. Ses narines, qui n'en avaient pourtant plus l'habitude, furent promptes à déceler l'odeur du feu de bois, mêlée à celles de la terre humide du printemps et du sel dont le fleuve, travaillé par la marée montante, était chargé. Wilson traversa Charles Street entre tramways brinquebalants et lourdes voitures à cheval, puis, après un moment d'hésitation, s'engagea dans Brimmer Street. La rue était tranquille, déserte ; il y flottait une brume ténue et bleuâtre. Le professeur avait déjà rivé un œil perspicace sur la maison qui, avait-il déduit, était son but, lorsqu'il remarqua, venant de l'autre bout de la rue, une femme qui approchait d'un pas rapide. Wilson, que le spectacle de la gent féminine ne laissait jamais indifférent, eût ralenti en n'importe quelle circonstance pour suivre la passante de son regard, toujours approbateur et détaché. Elle était, il le comprit immédiatement, une personne d'un certain rang et, de surcroît, fort belle. Grande, le menton fièrement levé,

les traits superbes, elle se mouvait avec aisance et résolution. Une telle créature ne pouvait surgir, de cette démarche élégante et rapide, que d'un décor constitué de belles demeures et de somptueux privilèges. Wilson remarqua aussi la manière dont elle était vêtue – car il avait, à sa façon, l'œil pour ces choses –, en particulier ses fourrures marron et son chapeau. Il n'eut qu'une vision indistincte de son teint ravissant, des violettes qu'elle portait, de ses gants blancs et, curieusement, de sa voilette, cependant qu'elle gravissait les marches d'un perron, à quelques mètres de lui, et disparaissait.

Wilson savait jouir de ces délices qui l'effleuraient sans le toucher aussi complètement, aussi délibérément que s'ils avaient été des trésors enfouis, longtemps espérés, puis enfin exhumés et classés au terme d'un voyage en train. Pendant une poignée de secondes délectables, il oublia tout à fait son but ; il lui fallut attendre que la porte se fermât derrière la jeune femme pour se rendre compte qu'elle était entrée dans la maison où il avait, le matin même, de South Station, fait envoyer sa malle. Il hésita un instant avant de lui emboîter le pas.

– Se peut-il, murmura-t-il, stupéfait, se peut-il donc que cette personne soit Mrs Alexander ?

Lorsque le domestique fit entrer Wilson, Mrs Alexander était encore dans le vestibule. Elle entendit le professeur se présenter et vint à lui, la main tendue.

– Vous êtes donc le professeur Wilson ? J'avais peur que vous n'arriviez avant moi. J'ai été retenue au concert plus longtemps que je ne l'avais prévu et Bartley a prévenu par téléphone qu'il aurait du retard. Thomas va vous montrer votre chambre. Voulez-vous qu'on vous y serve le thé ou viendrez-vous le prendre avec moi ici, en attendant Bartley ?

Wilson comprit avec plaisir qu'il avait été la cause de la précipitation de la jeune femme et il n'en fut que plus comblé. Il traversa à sa suite le salon pour entrer dans la bibliothèque, dont les immenses fenêtres donnaient sur le jardin et sur le crépuscule traversé par le mince fil d'argent du fleuve. Un orme en forme de harpe se dressait devant le ciel aux couleurs délavées, les vieux nids de l'année passée encore coincés dans les fourches que formaient ses branches nues. À travers elles tremblait, dans l'air brumeux, l'étoile du berger. De la longue pièce brune se dégageait le souffle paisible d'une demeure opulente. La collation fut apportée sans tarder et posée devant la cheminée où brûlait un feu de bois. Mrs Alexander prit place dans un fauteuil cathédrale et servit le thé, tandis que Wilson se laissait aller dans une bergère, face à son hôtesse ; il s'empara de sa tasse, envahi par une profonde sensation de légèreté, d'harmonie et de bien-être.

– Le voyage a dû être bien long, s'enquit Mrs Alexander, après s'être inquiétée, avec tact, de la qualité du

thé. Et je regrette fort que Bartley soit en retard. Lorsqu'il rentre à ces heures, il est souvent fatigué. Il se figure que c'est un peu pour lui que vous avez accepté de participer à ce congrès de psychologie.

– Il a raison, répliqua Wilson, en choisissant sa brioche avec soin. Et j'espère qu'il ne sera pas épuisé ce soir. Cela dit, je ne suis pas mécontent, pour ma part, de pouvoir passer quelques instants seul avec vous avant son retour. Je craignais d'une certaine façon que le fait de si bien le connaître ne m'empêche de vous approcher.

– C'est très aimable de votre part.

Elle lui adressa, par-dessus sa tasse, un signe de la tête et un sourire, mais s'était mêlée au ton de sa voix une légère raideur dont son accueil, dans le vestibule, avait été totalement dépourvu.

Wilson se pencha.

– Ai-je été maladroit ? Vous savez, je vis tout à fait à l'écart du monde. Loin de moi la pensée que vous puissiez perdre votre éclat, même en présence de Bartley.

Mrs Alexander eut un rire détendu.

– Oh, je ne suis pas si vaniteuse que cela ! Vous êtes terriblement perspicace.

Elle fixa Wilson droit dans les yeux ; il eut le sentiment que ce regard franc et bref établissait entre eux une complicité.

Elle était, songea-t-il, charmante en tous points, mais ce qu'il aimait particulièrement, c'étaient ses yeux. Lorsqu'elle vous dévisageait, passait dans son regard quelque chose de ces beaux ciels de grand vent, qui peuvent aussi bien apporter la pluie que le beau temps.

– Et comme ma réserve ne vous a pas échappé, poursuivit Mrs Alexander, je crois pouvoir vous dire qu'il s'agit de cet accès de méfiance qui me vient quand je rencontre quelqu'un qui a connu Bartley jeune. Il me semble toujours que celui dont on me parle alors m'est parfaitement inconnu. Je vous assure, professeur Wilson : on croirait vraiment qu'il a grandi dans un milieu des plus étranges. On me dit très souvent qu'il a très bien tourné, ou qu'il a toujours été un individu remarquable. Je ne sais jamais que répondre.

Wilson, avec un rire sous cape, se carra dans son fauteuil, battant doucement l'air de son pied gauche.

– Le fait est, voyez-vous, qu'aucun d'entre nous ne le connaissait bien, Mrs Alexander. Même si je peux affirmer, en ce qui me concerne, avoir toujours pensé qu'il accomplirait des choses extraordinaires.

D'impatience, sans doute, Mrs Alexander haussa imperceptiblement les épaules.

– Rien de très risqué dans cette prophétie, professeur. Puis-je vous resservir ?

– Oui, merci bien. Mais l'art de la prophétie n'est pas facile quand il s'applique à des jeunes gens, contraire-

ment à ce que vous semblez penser. Certains prennent des mauvais coups très tôt et perdent tout courage. D'autres ne rencontrent que vents défavorables. Bartley, cependant (le professeur posa son menton sur sa longue et fine main, puis lança un regard admiratif à son hôtesse), Bartley a très vite choisi le bon cap et la chance depuis ne cesse de lui sourire.

Mrs Alexander fixait la cheminée l'air fort préoccupé; Wilson scruta son visage de profil. Il aimait assez cette possibilité d'orage que les lignes fières de ses lèvres et de ses narines laissaient deviner. Sans cela, songea-t-il, elle eût semblé trop froide.

– J'aimerais bien savoir comment il était, petit garçon, dit-elle tout à coup. Je ne crois pas qu'il s'en souvienne. Vous pouvez fumer, Mr Wilson, si vous le souhaitez.

Le professeur alluma une cigarette.

– S'il s'en souvient? Je ne pense pas. Il n'a jamais été doué pour l'introspection. En revanche, je n'ai jamais vu garçon plus réactif aux stimulations. Nous ne savions jamais vraiment par quel bout le prendre.

Un domestique entra et, sans un bruit, repartit avec le plateau. Mrs Alexander se détourna de l'âtre. La nuit approchant, les flammes projetaient sur sa robe et sa chevelure des lueurs chatoyantes.

– Bien sûr, dit-elle, on me rapporte de temps à autre ses exploits d'étudiant.

– Mais ce n'est pas ce qui vous intéresse.

Wilson plissa le front et la dévisagea avec cette familiarité souriante qui leur était si vite venue.

– Ce que vous aimeriez, c'est son portrait tel qu'il était il y a vingt ans. Vous voudriez le voir avec les yeux de ma mémoire.

Mrs Alexander laissa retomber ses mains sur ses genoux.

– Oui, oui, c'est tout à fait cela.

Au même instant, ils entendirent la porte d'entrée se fermer brusquement; tandis que Mrs Alexander se levait prestement, Wilson éclata de rire.

– Le voilà. C'en est fini de la mise en perspective! Avec Bartley, il n'y a ni passé, ni futur, mais seulement l'ardeur du moment présent – le seul qui ait jamais été, le seul qui sera jamais au monde!

La porte du salon qui donnait sur le vestibule s'ouvrit.

– Winifred? s'exclama une voix haletante.

L'homme qui traversa le salon d'un pas rapide et lourd était bien bâti; il émanait de lui une odeur de fumée de cigare et de grand air frais. Parvenu au seuil de la bibliothèque, Bartley alluma la lumière; de son mètre quatre-vingt-dix, il emplissait l'embrasure, les cheveux clairs, taillé à la serpe, superbe, resplendissant de force et de chaleur. Certes il y avait nombre d'autres bâtisseurs de ponts en ce monde, mais c'était

toujours le portrait d'Alexander que réclamaient les éditeurs des suppléments du dimanche : il avait le physique idéal du dompteur de fleuves. Sa tête, surmontée d'une tignasse blond-roux, semblait aussi dure, aussi puissante qu'une catapulte ; ses épaules paraissaient à elles seules assez solides pour soutenir n'importe quelle arche de l'un des dix grands ponts qu'il avait jetés par-dessus autant de cours d'eau.

Après le dîner, Alexander fit monter Wilson dans son bureau. C'était une grande pièce située juste au-dessus de la bibliothèque, des fenêtres de laquelle on apercevait le fleuve, sombre, et la rangée de lumières blanches qui signalaient le Cambridge Embankment. L'endroit ne ressemblait en rien au bureau d'un ingénieur. Wilson ressentit sur le champ l'harmonie qui s'était créée au fil du temps entre les beaux objets qui s'y trouvaient, et que rien n'était venu troubler ni enlaidir. Alexander n'y était pour rien, naturellement : bien avant sa naissance, ces chauds accords de couleur étaient déjà posés, avaient déjà mûri. Mais, chose merveilleuse, il ne déparait pas dans ce décor, qui paraissait même être l'arrière-plan inéluctable de sa vitalité et de son impétuosité. Il se carra devant la cheminée, les épaules plongées dans les coussins du fauteuil, la tête aux traits vigoureux bien droite, les cheveux retombant en bataille sur son large front, un cigare dans sa grande main lisse. Le dîner avait donné un peu de couleur à son teint,

dont le vent, le soleil, les chantiers au grand air n'avaient jamais altéré la fraîcheur.

– Votre épouse m'a appris que vous partiez samedi pour l'Angleterre, Bartley.

– Oui, pour quelques semaines. Il s'y tient une rencontre entre ingénieurs britanniques; vous savez peut-être que je construis un nouveau pont au Canada.

– Tout le monde est au courant, voyons. C'est bien au Canada que vous avez rencontré Mrs Alexander?

– Exactement, à Allway. Elle y était en visite chez sa grand-tante. Une vieille dame des plus remarquables. À l'époque, je travaillais avec MacKeller, un vieil ingénieur écossais qui m'avait recruté à Londres et qui avait décidé de m'emmener au Québec. C'était lui qui avait obtenu le contrat pour le pont d'Allway. Mais avant le début du chantier, il avait appris qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre. Il a alors demandé aux maîtres d'œuvre de me confier le travail. Sans son intervention, je n'aurais jamais pu être, si tôt dans ma carrière, à la tête d'une affaire de cette importance. MacKeller était un vieil ami de Mrs Pemberton, la tante de Winifred; il lui avait parlé de moi, si bien que lorsque je suis arrivé à Allway, elle m'a demandé de lui rendre visite. C'était vraiment une personne merveilleuse.

– Tout comme sa nièce? s'enquit Wilson.

– Elle avait été fort belle, répondit Bartley en riant, mais à sa manière, qui n'est pas celle de Winifred. La

Mrs Pemberton que j'ai connue était minuscule et frêle, toute dans les roses et les blancs, avec un magnifique port de tête et un visage à la texture d'admirable dentelle ancienne – comparaison qui me vient peut-être du fait qu'elle portait toujours un bandeau de dentelle dans les cheveux. Elle respirait la vie, cette vieille dame. Dans sa jeunesse, elle avait connu Gordon, Livingstone, Beaconsfield – tous les grands. C'était la première fois que je rencontrais quelqu'un de cette sorte. Vous savez comment cela se passe dans l'Ouest : les anciens sont laissés de côté. La tante Eleanor a exercé sur moi une fascination dont peu de jeunes femmes peuvent se targuer. Souvent, en sortant du chantier, je passais prendre le thé chez elle. Nous discussions pendant des heures. Un exercice des plus stimulants, car elle ne supportait pas la bêtise.

– Ne fut-ce pas là le début de votre bonne fortune, Bartley? demanda Wilson en faisant tomber la cendre de son cigare d'une pichenette de son majeur.

Pensif, le professeur poursuivit sur sa lancée.

– Curieux spectacle que celui qu'offrent les jeunes garçons. Bartley, je vous l'assure, je n'ai jamais douté de vos capacités. Et cependant, j'avais autrefois le sentiment qu'il y avait en vous une faiblesse qui se révélerait dans un moment de crise. Même lorsque vous avez commencé à grimper les échelons, je suis resté dans l'assistance à vous observer avec... Eh bien, un senti-

ment qui ne tenait pas vraiment de la sérénité. Plus vous nous éblouissiez, plus votre façade s'élevait vers le ciel, plus je m'attendais à y voir se former, un jour ou l'autre, une énorme fissure en zigzag, du pignon jusqu'au sol (et du doigt il en dessina le parcours dans les airs). Suivie d'un effondrement total et d'une nuée de poussière. C'était bizarre. L'image était d'une clarté absolue dans mon esprit. Et, plus singulier encore, Bartley...

Wilson s'enfonça un peu plus dans son fauteuil; d'une voix lente, il conclut :

– ...cette pensée-là m'est devenue étrangère. À présent, j'ai foi en vous.

Alexander éclata de rire.

– C'est idiot! Non, c'est Winifred qui vous donne ce sentiment, pas moi. Les gens s'y trompent souvent.

– Pas du tout, Bartley. Je ne plaisante pas. Vous avez changé. Vous ne courez plus cinquante lièvres à la fois, comme naguère.

Le fauteuil d'Alexander émit un grincement.

– Cinquante, peut-être pas, dit l'ingénieur, plutôt mélancolique. Mais encore un certain nombre. Le fait est que le sort n'est pas toujours très généreux. On travaille comme un damné, on a l'impression d'avancer, et soudain on se rend compte qu'on est pieds et poings liés – tout simplement. On s'épuise à régler des millions de détails. La vie continue, certes, mais on la con-

sacre à des activités qui nous sont indifférentes, on se laisse emmurer vivant dans une structure sociale dont on se fiche comme de sa première chemise. Parfois, je me demande ce que je serais devenu si je n'avais pas suivi ce chemin-là. Cet autre moi-même, je veux vivre ce qu'il aurait pu vivre. Ces lièvres dont vous parlez, Wilson, je ne les ai pas oubliés.

Bartley se tut, le front plissé, les yeux fixés sur la cheminée, les épaules tendues vers l'avant, comme s'il s'apprêtait à fondre sur quelque proie. Wilson l'observa, pensif. C'était toujours le même enchaînement : au premier abord, son ancien élève le stimulait. Puis s'installait une immense lassitude. Il y avait en Alexander un mécanisme qui fonctionnait sans relâche ; Wilson lui préférait des compagnons moins agités. Difficile pour lui de ne pas imaginer qu'en Alexander se tramaient constamment des résolutions, inconscientes pour certaines, insensées pour d'autres – foisonnement qui ne s'était même pas interrompu après dîner, moment où la plupart des hommes parviennent à un état de respectable impassibilité. Bartley s'était contenté de quitter quelques minutes la salle des machines pour aller prendre l'air. La chaudière, elle, n'avait pas cessé de cracher sa vapeur.

Un bruissement à la porte arracha Wilson à ses pensées et Bartley à sa méditation ; ils eurent à peine le temps de se lever que Mrs Alexander déjà se tenait

devant la cheminée. Son mari lui apporta un fauteuil, mais elle secoua la tête.

– Non, mon chéri, je te remercie. Je ne suis montée que pour voir si tout allait bien. Je vais redescendre au salon de musique.

– Pourquoi ne te mettrais-tu pas au piano dans mon bureau? C'est que nous commençons à nous ennuyer, tous les deux. Nous n'avons plus envie de parler.

– Oui, je vous en prie, Mrs Alexander, commença Wilson, qui n'alla cependant pas plus loin.

– Eh bien, pourquoi pas, si le bruit ne vous gêne pas. En ce moment, j'étudie le *Carnaval* de Schumann. Je n'y passe pas de longues heures, mais suis très méthodique, expliqua Mrs Alexander tout en se dirigeant vers un piano droit, près des fenêtres, au fond du bureau.

Wilson la suivit; une fois qu'elle fut assise, il se laissa tomber dans un fauteuil tout proche.

Le jeu de Mrs Alexander était remarquable, d'une grande sensibilité musicale. Wilson ne pouvait l'imaginer une seconde s'abandonnant à la médiocrité; il fut cependant surpris par la netteté de son doigté. Comment, chargée comme elle l'était d'obligations, pouvait-elle trouver le temps de se maintenir à un niveau rien moins que professionnel? Indubitablement, elle y consacrait de longues heures – ainsi qu'à Bartley. Jamais, songea Wilson, il n'avait rencontré une femme qui pût mener de front, dans la durée, une his-

toire d'amour et une passion artistique. Assis derrière elle, il la contempla avec une admiration perplexe, la main en visière. Elle paraissait encore plus jeune dans sa robe de soirée que dans son costume de ville ; et malgré son maintien, son assurance, il semblait émaner d'elle une curieuse vibration, une inquiétude, comme si elle non plus n'était jamais tout à fait au repos. Ce qu'elle exigeait d'autrui, ce qu'elle attendait de la vie, il avait le sentiment de ne le savoir que trop. Mais Bartley, comment le contrôlait-elle ? Depuis dix ans qu'ils étaient mariés, elle devait bien le connaître. Par quel que bout qu'on le prît et quelle que fût l'admiration qu'on pouvait lui porter, il fallait bien admettre une chose : il était impossible à cadrer. Bien sûr, Bartley était une force de la nature – mais au-delà, songea Wilson, il n'y avait rien en lui de solide, rien qui ne durât vraiment.

Wilson lança un regard vers la cheminée ; le profil de l'ingénieur s'y détachait toujours, enchâssé dans les volutes de plus en plus paresseuses de la fumée de son cigare. Ses épaules étaient enfoncées dans les coussins du fauteuil, sa main pendait, puissante, inerte, de l'accoudoir. Il avait revêtu après dîner une veste d'intérieur de velours violet. Un choix de sa femme, supposa Wilson. Elle était de toute évidence très fière du physique de son époux, de son teint éclatant. Mais, l'éclat de la concentration l'ayant abandonné, le visage de l'ingénieur paraissait fatigué, voire quelque peu hagard. Tan-

dis qu'il était plongé dans ses pensées, les trois rides de son front, juste au-dessus du nez, s'étaient creusées; il avait incliné sa tête massive, comme accablé. Alexander n'avait que quarante-trois ans, et cependant, songea Wilson, la terne lassitude de l'âge mûr semblait déjà pointer sous ses belles couleurs.

L'après-midi qui suivit, à l'heure où le fleuve commençait à rougir à la lumière du soleil couchant, Wilson se retrouva de nouveau en tête-à-tête avec Mrs Alexander dans la bibliothèque, pour le thé.

– Ma foi, déclara-t-il lorsqu'elle lui eut demandé ce qu'il avait fait de sa journée, j'ai passé une bien longue matinée en compagnie de psychologues, puis j'ai déjeuné avec Bartley à son club, puis de nouveau des psychologues – et me voici. J'attends ce moment depuis ce matin.

Mrs Alexander lui sourit à travers la vapeur de la bouilloire.

– Vous rappelez-vous où nous en étions restés hier?

– Absolument. J'allais vous montrer un tableau. Cela dit, je crains de manquer de couleurs. Comparé à Bartley, je ne suis qu'un pâle monochrome. Vous ne pouvez définir le jeune Bartley que par la couleur.

Wilson se tut, réfléchit. Puis, soudain :

– Vous savez, il n'était pas un étudiant particulièrement brillant, même s'il a toujours démontré une belle

aptitude pour les mathématiques. Dans ma discipline, il était plutôt moyen. Ce qui m'intéressait en lui, c'était sa puissance innée. C'est la chose la plus attrayante qu'un enseignant puisse déceler en un élève. Aussi fascinante qu'une découverte scientifique. Ce que nous avons en abondance dans nos classes, ce sont des qualités charmantes, aimables. Mais la force, c'est rare.

– Et, après tout, dit Mrs Alexander, c'est pourtant ce qui nous nourrit. C'est ce qui nous porte vers l'avant.

Wilson crut détecter dans son ton une certaine mélancolie.

– Exactement, approuva-t-il avec enthousiasme. C'est cette force qui construit les ponts menant vers l'avenir, les ponts que nous emprunterons tous.

– Je bois vos paroles, professeur. La façon dont vous vous exprimez... Les ponts menant vers l'avenir – c'est souvent ce que je me dis. Les ponts de Bartley me donnent toujours cette impression. Avez-vous vu le premier des ponts suspendus qu'il a construits au Canada, celui auquel il travaillait lorsque nous nous sommes rencontrés? J'espère que vous en aurez l'occasion. Nous nous sommes mariés juste après la fin du chantier, et si je vous dis que cet ouvrage m'a toujours paru avoir quelque chose de nuptial, vous vous moquerez certainement de moi. Il surplombe le fleuve le plus tumultueux qui soit; il est perpétuellement inondé de brume et de nuages, et reste cependant aussi délicat qu'une toile

d'araignée suspendue dans les airs. Ce pont-là mène vraiment vers l'avenir! Il vous suffit d'un regard pour comprendre qu'il ne pouvait représenter que le début d'une immense carrière. Ah! Mais j'en ai une photographie ici.

Elle sortit un carton à dessin rangé derrière une étagère.

– Tenez, regardez : la maison de ma tante est là, sur la colline.

Wilson s'empara du cliché.

– Hier soir, Bartley a fait allusion à votre tante. Ce devait être une femme délicieuse.

Winifred éclata de rire.

– Il faut dire que le pont a été construit au pied de sa colline. Au début, elle ne supportait pas le vacarme des machines. Puis elle a rencontré Bartley et a décidé de faire semblant d'apprécier le chantier : cette activité lui rappelait à quel point le monde est passionnant, disait-elle. C'était une femme qui aimait la vie et Bartley lui en apportait beaucoup lorsqu'il lui rendait visite. Ma tante Eleanor était très mondaine, à la mode franche et sans détour du début de l'ère victorienne. Ce qu'elle appréciait, c'étaient les hommes d'action, et non pas les jeunes gens qui s'économisent, ceux qui, comme elle le disait, surveillaient toujours leur mèche de lampe, de peur que l'huile ne vienne à manquer. MacKeller, le premier patron de Bartley, était un vieil ami de ma

tante. Il lui avait fait une description terrifiante de son employé – Bartley était selon lui un jeune homme sans foi ni loi. Cela avait beaucoup plus à Eleanor. Je me souviens qu'un soir, nous nous étions retrouvées toutes les deux après la première visite de Bartley. Je savais que ma tante l'avait trouvé à son goût, mais elle n'avait pas dit un mot. Toutefois, elle avait fini par déclarer en riant : « J'imagine que MacKeller l'a rencontré alors qu'il jetait sa gourme à Londres. J'espère qu'il ne l'a pas fait rentrer dans le rang trop vite. La vie courtise les beaux garçons. C'est l'apanage des futurs grands hommes. Ma chérie, il faut que nous l'invitions à dîner. » Et nous n'y avons pas manqué. Elle s'est attachée à Bartley bien plus qu'à moi. J'avais fait mes études à Vienne : elle trouvait cela absurde. Ce qui la passionnait, c'étaient les affaires militaires, la politique. Elle n'avait que mépris pour la musique, les beaux-arts, la philosophie. C'est le prince consort qui a importé toutes ces sornettes d'Allemagne, me disait-elle souvent. Quand Bartley me demandait de lui jouer quelque chose, elle faisait toujours la moue. Pour elle, c'était l'une de ces façons trop modernes de faire la cour.

Lorsqu'Alexander les rejoignit, quelques moments plus tard, il les trouva encore plongés dans la contemplation de la photographie.

– Ah, oublions tout cela, fit-il en riant. Winifred, tu peux demander à Thomas de descendre ma malle. J'ai

décidé de partir demain soir pour New York et de prendre un bateau plus rapide, ce qui me fera gagner deux jours.